L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux—No. 75 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS,

MARDI MATIN, 23 MAI.

FEUILLETON.

LES ASHANTEES

PAR B. AUBEY.

ODYSSEE D'UNE ANGLAISE.

X—Suite.

Coffee-Calcali se prélassait sur ce siége. Comme il était en guerre, il n'avait plus la superbe tunique royale qu'il portait le jour de la fête de l'Yam. Il était vêtu d'un habit de général à la française; deux énormes épaulettes ornaient cet habit et une multitude de plaques et de cordons s'entrecroisaient sur sa poitrine. Mais, comme Sa Majesté n'avait point nonplus de pantalon, cet habit faisait le plus drôle effet, sur ce corps noir, si bien que malgré la crainte qu'elle éprouvait, Arabella fut près d'éclater de rire à la vue de ce grotesque accoutrement.

Ce qui rendait le roi plus drôle encore à voir, c'est qu'il avait posé sur sa tête un casque de cuivre qui avait dû antérieurement, au temps jadis, servir à quelque pompier français. Il y avait ajouté force plumes d'autruche et de perroquet, en guise de cimier, pendait la queue d'un animal, laquelle eut pu servir pour chasser les mouches qui bourdonnaient par myriades dans la prairie.

Pour préserver du soleil les traits augustes de Sa Majesté, un dais était élevé au-dessus de sa tête. Ce dais, supporté par quatre perches, était fait d'étoffes rouge, jaune et verte. Tout cela avait dû être apporté d'Europe: habit, casque, dais, tout devait provenir de la paccotille d'un habile amateur qui avait dévalisé une boutique de friperie.

Coffee Calcali n'eu était pas moins majestueux et terrible. Auprès de lui étaient ses plus grands guerriers, ceux que nous avons vu déjà à Coumassie: Amanquatia, couvert d'une cuirasse et portant huit ou dix pistolets; Adeo Boffoo, lui, au contraire, sobre de vêtements, mais ayant les signes distinctifs du cabouer, c'est-à-dire beaucoup de plaques d'or; puis le vieil et rusé Atjempon, l'oncle du roi et le père du jeune chef qui s'était offert la montre d'Arabella.

Enfin, derrière le roi, la terrible Capi-Couah, l'amazone chargée de veiller spécialement, avec ses bataillon, sur les précieux jours de Sa Majesté. Mais comme le roi Coffee ne se montrait pas souvent à l'ennemi, malgré ses terribles serments; comme il jugeait ses jours trop précieux pour les prodiguer encore, il en résulte que le bataillon féminin commandé par Capi-Couah ne courait pas grand risque et que ces dames moissonnaient de faciles lauriers.

Et puis, le roi ne voulait pas qu'elles s'éloignassent de lui; par plusieurs raisons. L'on disait qu'il en trouvait plusieurs à son gré; et pour le reste il n'était pas fâché de les tenir sous ses yeux, car ses officiers eussent pu fourrager, ce qui eut nui à la discipline.

Capi Couah était vêtue aussi légèrement que possible, et ses subordonnées encore plus légèrement qu'elle. Chacune n'employait pas, pour son costume, plus d'un mètre d'étoffe, et l'on jugeait, à première vue que quelques-unes de ces jeunes femmes, avaient dû déjà, allaiter au moins un nourrisson. Toutes n'étaient pas d'une même couleur, ce qui ferait croire qu'il y a, parmi ces peuples, des origines diverses. Les unes étaient de couleur chocolat, les autres noir cendré, d'autres, enfin, noir d'ébène. Les types non plus ne sont pas exactement les mêmes. La même remarque peut s'appliquer aux hommes.

Il avait été, d'avance, paraît-il, entendu que la garde d'Arabella, de Jenny et d'Akiambé serait confiée aux amazones; aussi Capi Couah s'avança-t-elle pour les recevoir. En reconnaissant Akiambé, elle eut un mouvement de surprise. Akiambé, en effet, était une amie d'enfance; et c'est elle qu'elle avait saluée de la main, le jour de la fête du Yam. Au fond, Capi Couah regrettait que la pauvre fille se fût fait reprendre, car elle devinait quel sort lui était réservé.

Quand Arabella fut à portée de Coffee Calcali, celui-ci lui demanda, en assez bon anglais, qui elle était et ce qu'elle était venue faire en ce pays!

—Je suis Anglaise, répondit-elle, et je suis venue en ce pays pour soigner les blessés. J'ai été malheureusement enlevée, et j'ai un crime, car dans tous les pays on respecte les femmes et même les hommes qui se consacrent à cette fonction.

—Eh bien, fit Calcali, au lieu de soigner les blessés anglais qui d'ailleurs sont de très bons médecins, vous soignerez les blessés ashantees qui en ont plus besoin. Quel est cet homme? ajouta-t-il en montrant Joshua.

—C'est un homme de Dieu, un savant docteur qui a bien voulu m'accompagner.

—Oh! c'est le prêtre de votre fétiche! Et cette femme!

—C'est ma suivante, répondit Arabella. Coffee Calcali fit une grimace. Il voyait avec peine que, dans la capture, il n'y avait qu'une personne importante. Il comptait sur plus que cela.

—Que voulez-vous faire de moi? dit encore mise Arabella.

—Vous retenir jusqu'à la fin de la guerre, répondit Coffee Calcali, et ensuite vous rendre contre rançon.

—Pourquoi ne pas me rendre tout de suite à la liberté? Quelle rançon voulez-vous?

—Non, fit Coffee Calcali, je ne veux pas de rançon maintenant. Si je hâte les Anglais, ce qui est probable, eh bien, je ne veux pas de rançon, et nos prêtres disent que, comme il faut des victimes blanches pour remercier les fétiches, vous en servirez! Si nous sommes vaincus, je vous rendrai pour la paix.

Miss Arabella frissonna; Joshua plus encore. La perspective que lui ouvrait le roi d'être sacrifiée en guise d'holocauste de reconnaissance à ses fétiches n'avait rien de réjouissant. Fort heureusement, pensait-elle, que la victoire des Anglais est certaine, et notre salut est là, s'il ne nous arrive pas malheur auparavant.

Le roi Coffee Calcali donna des ordres pour que miss Arabella et sa suite, y compris Akiambé, fussent gardées ensemble, et il ajouta en manière de plaisanterie:

—Nous aurons besoin d'eux, peut-être, le même jour!

Cette sinistre réflexion fit passer un frisson dans les veines des quatre captifs, et Capi-Couah s'avança pour en prendre la garde. A ce moment, Akissee lança à l'amazone un regard profond qui troubla violemment celle-ci; mais, en sa qualité de guerrière, elle se remit bientôt vite, fit entourer par ses femmes Arabella, Jenny et Akiambé, et laissa le soin de Joshua à Akissee.

Celui-ci ou passant auprès d'elle murmura quelques mots à son oreille qui ne la firent pas rougir, et pour cause, mais qui lui firent affluer le sang aux tempes.

Capi-Couah trouvait Akissee fort à son goût et l'adorait, et Akissee, connaissant ses avantages, était résolu à en abuser au profit de Jenny et de sa maîtresse.

On enferma les captifs dans une enceinte formée de troncs de mokompi; quatre amazones, armées de pistolets, en gardaient la porte. Capi-Couah recommanda qu'on veillât bien, sous peine de mort.

Akissee, désolée d'être séparée de la belle Jenny, s'en alla avec Capi-Couah. Il convenait que c'était le moment d'être plus aimable que jamais avec la guerrière. Mais il eut beau faire, il ne fut pas égal à lui-même, et Capi-Couah lui lança un regard qui indiquait qu'un terrible soupçon venant de lui monter à l'esprit.

—Certainement, pensait Akissee, Capi-Couah est bien belle, mais l'Anglaise, bien plus belle. Elle suivante, moi prince d'Akim....

Et il s'en allait tout rêveur, remorquant, sans s'en apercevoir, le bon Joshua, qui lui était confié, et qui se disait, à part lui:

—Oui, oui, il a l'air tout à fait gentil, ce petit nègre: il faut que je m'en fasse un ami. Je vais d'abord le convertir, et puis ensuite nous en ferons ce que nous voudrons.

Kotokissi marchait en tiers; il avait eu un moment d'hésitation. Il avait cru comprendre que son maître lui avait confié la garde des dames, et il voulait rester avec elles. Mais en voyant Akissee s'en aller sans lui donner de nouvelles instructions, il s'était décidé à le suivre, d'autant plus qu'une des femmes préposées à la garde des dames, en voyant qu'il manifestait l'envie d'entrer dans l'enceinte, l'avait piqué d'un coup de sabre. Kotokissi suivait donc son maître tout pensant. Il s'était cru une mission et il n'en avait pas!

XI

Trop tard.

Après la nuit agitée qu'il avait passée, Miss Fall avait fini par s'endormir, à la pointe du jour, mais d'un sommeil troublé par des visions étranges. Il serrait convulsivement dans ses mains la chère petite montre de la pauvre Arabella. Il fut réveillé, vers les neuf heures du matin, par un ami qui, posant sa main sur son épaule et l'appelant par son nom, le salua assez militairement. Le capitaine se frotta les yeux et, reconnaissant celui qui l'éveillait ainsi sans cérémonie:

—Griffith, fit-il.

C'était, en effet, notre ami le lieutenant Griffith qui avait été envoyé à Abrakrampa avec sa compagnie, par sir Garnet Wolseley, en attendant que le commandant en chef vint lui-même. Mac Duff, sachant que Griffith avait vu Emma sa cousine Arabella, fut ravi de le voir. Sans autre préambule, il lui demanda mille détails ou mille renseignements. Griffith, qui ignorait absolument quel rapport il existait entre Mac Duff et Arabella, fut un moment à se remettre. Quand il sut, enfin, la vérité, il conta à son camarade toute l'aventure, s'accusa avec un réel regret et demanda à Mac Duff s'il voulait que tous deux, autant que faire se pourrait, poursuivissent, sans perdre de temps, les ravisseurs de Miss Arabella